

mières paroles de Jacques Garaud en entrant furent celles-ci :

— J'ai des nouvelles de Lucien, ma mignonne.
Un pâle sourire vint aux lèvres de Mary, un éclair fugitif brilla dans ses yeux.
— Il t'a écrit ? demanda-t-elle.
— Oui.
— Que te dit-il ?
— De bonnes choses pour toi.
— En vérité ! fit Mary avec amertume.
— Lis-moi ces quelques lignes.

Et Paul Harmant, tendant à sa fille la lettre tout ouverte, lui désignait du doigt les phrases se rapportant à elle. L'enfant prit la feuille de papier d'une main tremblante. Le sang affluait à ses joues. Elle lut.

— Eh bien ? demanda le millionnaire à son tour.
— Oui, murmura-t-elle avec un long soupir, il se souvient de celle qui a plaidé sa cause auprès de toi. Je crois à la reconnaissance qu'il t'émouvoit. Je crois même à son amitié pour moi.

D'une voix plus basse elle ajouta :
— Mais, dans ces quelques lignes, il n'y a rien qui ressemble à l'amour naissant. Lucien ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais, il ne peut pas m'aimer, puisqu'il en aime une autre.

Et la tête de Mary retomba sur sa poitrine.
— En m'écrivant, s'empressa-t-il de répondre, Lucien Labroue devait rester dans les termes dont il s'est servi et ne pouvait aller au-delà. C'est un homme bien élevé, un gentleman qui recherche dans tous ses actes l'absolue correction. Il a dit juste ce que les convenances lui permettaient de dire, mais mon avis est qu'il a réfléchi beaucoup à la conversation sérieuse que nous avons eue ensemble. Il devient raisonnable. Il comprend qu'il briserait sa vie, son avenir, en épousant une fille sans position, sans fortune, qu'il a pu aimer un instant.

— Qu'il aime encore ! interrompit Mary.
— Dont il se détache visiblement, reprit le millionnaire.

— Qui te fait croire cela ?
— J'en trouve la preuve dans ces lignes.
— Et tu te trompes ! s'écria Mary. Mon amour m'éclaire mieux que tes raisonnements ne peuvent le faire. L'instinct de mon cœur est infailible. Cette jeune fille, cette Lucie, est un obstacle, un obstacle infranchissable. J'ai lu sa confiance dans ses yeux. Elle est sûre de Lucien. Elle aime, elle est aimée. Toute espérance m'est interdite.

— Non ! cent fois non ! Espère, au contraire, tu en as le droit. Je te donne ma parole d'honneur que la lettre de Lucien me paraît un premier pas vers toi. D'ailleurs l'obstacle qui te paraît infranchissable peut disparaître.

— Et, comment ?
— Cette fille peut être infidèle.
— Non ! non ! s'écria Mary ; ses yeux disaient l'amour en même temps que la confiance ! Elle ne trompera pas celui qu'elle aime.

— Elle peut mourir.
— A vingt ans à peine.
— La mort frappe à tout âge.
— C'est vrai. Je ne souhaite point qu'elle meure, je le jure, mais en la frappant Dieu prouverait qu'il me protège.

— Que veux-tu que je dise de ta part à Lucien ?
— Ce que tu voudras, père.
— Ce n'est pas répondre.
— Tu ne pourras lui dire la seule chose que j'aie à lui dire.

— Quelle est cette chose ?
— Que je l'aime, fit Mary avec passion, et que s'il ne m'aime pas, j'en mourrai !

Paul Harmant le cœur serré, embrassa sa fille, et sortit pour lui cacher ses larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Les souffrances de Mary lui causaient une irritation profonde.

— Peut-être a-t-elle raison, se dit-il ; l'instinct de son cœur l'éclaire, en effet. Je commence à croire que la reconnaissance seule a dicté les phrases de Lucien. Eh bien, je veux que la reconnaissance devienne de l'amour, et pour cela, il faut que l'obstacle disparaisse. Cette Lucie est l'obstacle. Elle sera brisée. Avant tout, à tout prix et par tous les moyens, le bonheur de ma fille !

Dans la journée, le grand industriel répondit à Lucien Labroue, et, après avoir consacré aux affaires les trois quarts de sa lettre, il termina par

ce paragraphe : " N'en doutez pas, mon cher collaborateur, ma fille a été fort touchée des quelques lignes que vous m'adressez pour elle et que je me suis empressé de mettre sous ses yeux. Elle croit cependant ne devoir les attribuer qu'à votre reconnaissance, et la gratitude est un sentiment bien froid. Vous le savez, ma pauvre Mary est malade, très malade. Pour triompher du mal, pour lui donner la force de vivre, il lui faudrait l'atmosphère chaude, les joies divines d'un amour partagé. C'est là qu'est le salut pour elle. Celui de qui ce salut dépend la laissera-t-il mourir ? "

Le millionnaire ferma sa lettre en se disant que les quelques lignes tracées par lui, produiraient un grand effet sur Lucien et ne tarderait point à l'amener à composition.

.

Nous avons entendu Ovide Soliveau, qu'Amanda connaissait sous le pseudonyme fantaisiste de baron " Arnold de Reiss " qu'il s'était donné, annoncer à la jeune fille qu'il ne déjeunerait pas avec elle le lendemain, étant appelé à Fontainebleau par des affaires d'intérêt. Le lendemain, vers neuf heures du matin, il sortit de chez lui vêtu comme un bon bourgeois. Il se dirigea, tout en flânant, vers la gare du chemin de fer de la rue Saint-Lazare, déjeuna au café placé sous les arcades, et gravit l'escalier conduisant à la salle de distribution des billets. Là il prit un ticket pour Bois-Colombes. Le train allait partir. Il monta dans un compartiment de seconde classe, descendit à la station, puis, se souvenant à merveille de l'itinéraire tracé la veille par la jeune essayeuse de madame Augustine, il sortit de la gare et longea la rue qui se dirige en droite ligne vers la voie de Versaille. Arrivé au passage à niveau, momentanément fermé, il fut obligé d'attendre qu'un train eût passé et que les barrières fussent rouvertes. Il traversa sur les rails. L'essayeuse avait dit :

— On côtoie la voie par un petit chemin à droite.
Ovide prit à droite et s'engagea dans ce chemin, qui ne comptait pas plus de deux mètres de largeur. Une haie d'épines flanquée de treillages le bordait d'un côté. De l'autre se trouvaient les murailles de clôture de petites propriétés particulières dont les maisons d'habitations étaient pour la plupart éloignées de la voie ferrée.

VI

Ovide parcourut environ deux cent mètres ainsi encadrés à droite et à gauche par des clôtures, puis, près d'un autre passage à niveau, atteignit un endroit où ces murailles cessaient brusquement. A sa gauche s'étalait une vaste plaine semée çà et là de bouquets de bois. Le Dijonnais continua de marcher avec lenteur, examinant attentivement chaque chose et suivant toujours le sentier qui côtoyait le chemin de fer.

A moitié chemin, sur la gauche, se voyait une agglomération d'une trentaine de peupliers croissant dans un fourré d'épines, de petits chênes rabougris et de plantes parasites. Arrivé en face de ce diminutif de petit bois, Ovide fit halte et sonda du regard l'épaisseur du fourré. Tout à côté s'amorçait un sentier s'enfonçant dans la plaine. Ovide prit ce sentier, fit le tour du bouquet d'arbres, l'étudia sous toutes ses faces, puis revint à son point de départ et continua de marcher jusqu'au talus en contre-haut de la chaussée, à laquelle on arrivait par un escalier taillé dans la terre battue, et un peu plus loin par une pente douce. Le Dijonnais gravit l'escalier et se trouva tout près du pont du chemin de fer. A quelques pas de ce pont se voyait un établissement de marchand de vins traiteur.

— Ce mastroquet doit fermer sa boîte à la tombée de la nuit, se dit le complice de Paul Harmant.

Il traversa le pont sans s'arrêter, et d'un pas toujours paisible, régulier, gagna Colombes, se dirigea vers la gare et prit le premier train montant vers Paris. Rentré chez lui, il revêtit sa tenue de vieil amateur du " beau sexe, " et se mit en mesure d'aller attendre mademoiselle Amanda à sa sortie de chez madame Augustine, à huit heures du soir. Tout ce que nous venons de raconter s'était passé le jeudi.

Le lendemain, à une heure et demie, Lucie sor-

taut de chez elle, tenant à la main un paquet volumineux, mais léger ; monta dans un fiacre et se faisait mener à la gare Saint-Lazare. A deux heures moins un quart, elle prenait le train qui la descendait à Bois-Colombes. Fidèle à la promesse faite à Amanda pour madame Augustine, la jeune fille allait à la Garenne de Colombes essayer à la femme du maire la robe de bal qui devait le lendemain soir éblouir les invités du préfet de la Seine. Les précautions, indispensables pour ne point chiffonner la soyeuse étoffe du vêtement enveloppé d'une lustrine, ralentissaient sa marche. Elle suivit la route que nous avons vu Ovide Soliveau parcourir la veille, traversa la voie du chemin de fer de Versailles et s'engagea dans le petit sentier que nous connaissons. Un radieux soleil brillant dans un ciel sans nuages, Lucie n'avait pas peur, quoique le chemin fût complètement désert.

Arrivée à l'endroit où cessaient les murs d'enceinte et où la plaine se déroulait à gauche, elle vit des paysans travailler la terre, le dos courbé sous les rayons déjà chauds. En face du bouquet d'arbres objet, la veille, du minutieux examen d'Ovide, Lucie fit un mouvement de surprise en poussant un petit cri étouffé. Sur l'herbe, au pied des peupliers, un homme étendu de tout son long, ses mains croisées sous le menton supportait sa tête dormait ou paraissait dormir. Cet homme ne sembla point s'éveiller. Lucie passa en se disant tout bas :

— Que je suis bête ! J'ai eu peur d'un pauvre diable fatigué qui se repose.]

Et elle se remit en marche. A peine avait-elle parcouru un espace de vingt pas, que le dormeur ouvrit les yeux, suivit du regard pendant un instant la jeune fille et de nouveau abaissa ses paupières et sembla plus endormi que jamais. Trois heures sonnaient au moment où une femme de chambre introduisit la fiancée de Lucien Labroue auprès de la femme du magistrat municipal. Celle-ci était une grande et forte commère, point du tout belle, assez épaisse, et qui cependant s'adonnait aux délices de la coquetterie et se croyait de tournure superlativement élégante.

— Je vous félicite de votre exactitude, mademoiselle, dit-elle d'un ton presque gracieux. Vous venez pour l'essayage ?

— Oui, madame.
— Eh bien ! je suis prête. Je n'ai qu'à ôter mon peignoir.

Ce qui fut fait aussitôt. Lucie se mit en devoir de passer la robe à la cliente de madame Augustine, cliente fort difficile à habiller, trouvant toujours que tout allait mal, exigeant des changements sans fin et des retouches interminables. Lucie épingla, changea, retoucha, avec une impuissable complaisance, et au bout de trois quarts d'heure elle fut prête à repartir, après avoir noté dans sa mémoire les recommandations pressantes et les observations minutieuses de madame la maîtresse.

— Vous savez, mademoiselle, dit celle-ci, qu'il me faut cette robe demain soir ?

— Je le sais, oui, madame.
— A neuf heures, au plus tard ?
— Oui, madame, je suis prévenue.
— Vous ne me ferez point attendre, n'est-ce pas ?
— Madame peut compter sur mon exactitude.

— Vous apporterez comme la dernière fois tout ce qui sera nécessaire pour opérer les dernières retouches, et vous assisterez à ma toilette. J'y tiens. Vous saurez mieux que ma femme de chambre attacher sur le corsage et la jupe les garnitures de fleurs naturelles que mon fleuriste enverra dans la journée.

— Bien, madame.
— A demain, mademoiselle !

Lucie, fort satisfaite d'être enfin débarrassée d'une besogne ennuyeuse, poussa un soupir de soulagement, quitta la maison et reprit la route qu'elle avait suivie pour venir. En arrivant près du bouquet d'arbres, elle constata que l'homme endormi était toujours là, mais cette fois elle n'éprouva pas la moindre frayeur et passa rapidement. Lorsqu'elle eut fait une trentaine de pas, le singulier dormeur recommença le manège que nous avons signalé lors du premier passage, c'est-à-dire que soulevant sa tête sur ses mains croisées, il ouvrit les yeux et du regard suivit longtemps Lucie. Lorsqu'elle fut entrée dans la partie du